

[EXTRAIT]

Les aventuriers de la liberté

A force de vanter le libéralisme, je me demande parfois si je connais la liberté. Il était temps de refermer les grimoires, les rapports et les comptes Twitter pour partir à la rencontre des praticiens de la liberté, et mettre les théories à l'épreuve de leur action, de leur combat. Grâce à un partenariat avec Le Point et les éditions Plon, j'ai voyagé pendant plusieurs mois à travers le monde, des Etats-Unis à la Chine en passant par la Suisse. Liberté d'expression, résistance politique, droit à la vie privée, démocratie directe, écoles autonomes, anarcho-capitalisme: j'ai été voir, chez des anonymes, des activistes ou des intellectuels réfractaires, comment ces grands thèmes de la philosophie politique trouvaient aujourd'hui leur incarnation.

De ces rencontres avec les aventuriers de la liberté, je suis revenu plus humble et plus déterminé. Quand on se retrouve en prise directe avec les régimes autoritaires qui, selon l'« indice de démocratie » établi par le journal *The Economist*, oppriment encore plus du tiers de la population mondiale, on apprécie mieux de vivre, malgré tout, dans un Etat de droit. Et, en même temps, on devient sans pitié envers les révolutionnaires du dimanche et les réactionnaires grincheux qui haïssent notre plus belle conquête : l'individu et sa capacité infinie d'amélioration, de création, de collaboration. Chez toutes les personnalités rencontrées, du hacker américain adolescent au dissident chinois de 88 ans, j'ai observé un trait commun, par-delà la variété des idéologies et des modes de vie : la discipline personnelle. Preuve s'il en fallait que la liberté est tout sauf la licence

Candide chez les hackers

L'odeur du métro de Berlin ranime des couches de souvenirs successifs. Collégien, les échanges scolaires dans une famille de l'Est (cours le matin avec le père alcoolique, promenades l'après-midi avec la mère dépressive). Ado, le *Nouvel An* sur Unter den Linden avec son explosion de pétards. Etudiant, les auberges de jeunesse et les fêtes sans fin. Jeune homme, les projections de films alternatifs dans des piscines désaffectées du Tiergarten. Et aujourd'hui, père de famille, l'apprentissage avec mes amis allemands de l'éducation sans stress : poupons aux cheveux longs, crèches autogérées, pique-niques dans les potagers communautaires de l'aéroport désaffecté de Tempelhof. Quoi de plus normal que de venir chercher la liberté à Berlin ?

Mais la liberté, comme de juste, se cache bien. Je venais à la rencontre des hackers ou des hacktivistes, tous ceux qui luttent contre la surveillance sur Internet et qui ont fait de Berlin leur base. Parmi les plus célèbres, trois trentenaires : Jacob Appelbaum, un des

fondateurs de Tor (un réseau parallèle assurant la confidentialité des connexions Internet) et acteur des WikiLeaks ; Sarah Harrison, une journaliste britannique qui a escorté Edward Snowden jusqu'à Moscou ; Jérémie Zimmermann, fondateur très respecté de la Quadrature du Net, qui a récemment franchi le Rhin. Mais sur une vingtaine de courriels envoyés, une seule réponse, et encore pour me reprocher d'utiliser une messagerie non encryptée. Les journalistes sont considérés avec suspicion. Il n'y a pas de président des hackers qui vous ouvre son bureau et convoque ses associés : le réseau vit comme il pense, de manière organique et décentralisée. Et il n'y a pas vraiment de hackers non plus : le mot désigne soit une fonction ultraspécialisée (celui qui s'introduit dans des systèmes informatiques afin d'identifier leurs vulnérabilités – à ne pas confondre avec le « cracker » malintentionné), soit l'idée très vague d'innovation digitale (j'ai ainsi croisé un Américain qui voulait « hacker l'aide humanitaire »). Comment hacker les hackers ?

En fait, il ne faut pas chercher à pénétrer la scène berlinoise. Il suffit de s'y immerger, de bars en hacker spaces, d'amis d'amis en tournées de bière (ou plutôt de cocktails au maté, la boisson tribale des hackers). « Tu vois le type avec la casquette Donald là-bas ? Va lui parler. » J'apprendrai plus tard que le type avec la casquette Donald était l'un des deux journalistes mis en examen l'été dernier en Allemagne pour haute trahison, un scandale international qui poussa à la démission le procureur général. Lui-même me glisse les coordonnées d'un membre du célèbre CCC (Chaos Computer Club). Et ainsi va le réseau. Comme l'oignon dont Tor a fait son symbole, il faut en effeuiller aussi délicatement que possible les tuniques, puisque tel est le nom, en botanique, des peaux qui entourent le bulbe.

Première tunique : re:publica

La conférence la plus hype d'Europe, « re:publica », qui réunit plusieurs centaines d'intervenants et près de dix mille participants sur trois jours pour discuter « Internet et société », fêtait cette année son dixième anniversaire au cœur de Kreuzberg. Une « conférence » qui, en termes vestimentaires, ressemble davantage à une réunion des Jedi dans « Star Wars » qu'à un séminaire d'entreprise : on y croise des moustachus en combinaison de garagiste, des coupes afro avec lunettes blanches, des shorts surmontés d'un nœud papillon, des chapeaux de tout acabit, des barbes de toutes les formes et des cheveux de toutes les couleurs. Ceux qui comme moi n'arborent ni tatouages ni piercings font figure d'exception ; j'ai heureusement collé sur mon tee-shirt un sticker « Fight for your digital rights » qui me rend moins suspect et qui me vaudra même la sympathie d'un serveur de Prenzlauer Berg : qui n'est pas activiste dans cette ville ?

Dans le hall industriel de re:publica, vous ne trouverez pas parmi les stands la dernière recherche de PwC, mais comment faire son propre hologramme, utiliser une imprimante 3D, fabriquer des origamis cinétiques, payer son café avec ...